

## Les auteurs

**Michaël Biziou** est ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé et docteur en philosophie, maître de conférences à l'université de Nice - Sophia Antipolis. Il consacre ses recherches à la philosophie morale et politique du XVIII<sup>e</sup> siècle et à la question du libéralisme économique. Il est l'auteur de : *Le concept de système dans la tradition anglo-écossaise des sentiments moraux. De la métaphysique à l'économie politique* (Shaftesbury, Hutcheson, Hume et Smith) (Lille, ANRT, 2000), d'*Adam Smith et l'origine du libéralisme* (Paris, PUF, 2003) et de *Shaftesbury. Le sens moral* (Paris, PUF, 2005). Il a dirigé *Adam Smith et la Théorie des sentiments moraux* (numéro spécial de la Revue philosophique de la France et de l'étranger, Paris, PUF, oct.-déc. 2000). Il a également traduit la *Théorie des sentiments moraux* (Paris, PUF, 1999, éd. révisée en 2003) et les *Essais esthétiques* (Paris, Vrin, 1997) d'Adam Smith.

**Céline Bonicco** est ancienne élève de l'École Normale Supérieure, agrégée de philosophie, actuellement attachée temporaire d'enseignement et de recherche à l'université Marc Bloch (Strasbourg II). Auteure d'une thèse soutenue en novembre 2008, *Sympathie et interaction. Une lecture croisée de David Hume et Erving Goffman*, elle a publié des articles sur la philosophie politique et morale de Hume, sur l'interactionnisme sociologique de Goffman, ainsi que sur la réception du concept humien de sympathie dans la sociologie américaine.

**Frédéric Brahami** est professeur de philosophie à l'université de Franche-Comté ; il a publié *Le scepticisme de Montaigne* (PUF, 1997), *Le travail du scepticisme* (PUF, 2001) et une *Introduction au Traité de la nature humaine de David Hume* (PUF, 2003).

**Fabienne Brugère** est professeur à l'université Michel de Montaigne-Bordeaux 3. Elle a écrit : *Théorie de l'art et philosophie de la sociabilité selon Shaftesbury*, Champion, 1999 ; *Le goût. Art, passions et société*, PUF, 2000 ; *L'Expérience de la beauté*, Vrin, 2006 ; *C'est trop beau*, Gallimard 2008 et *Le Sexe de la sollicitude*, Le Seuil, 2008. Elle a dirigé plusieurs ouvrages sur Shaftesbury, Spinoza, Foucault et Kant. Elle dirige (en collaboration avec Anne Sauvagnargues) la collection «Lignes d'art» aux Presses universitaires de France. Elle est par ailleurs présidente du Conseil du développement durable de la Communauté urbaine de Bordeaux.

**Cédric Brun** est professeur agrégé et docteur en philosophie. Il enseigne à l'université de Bordeaux 3 (ATER). Ses recherches de doctorat ont porté sur les origines classiques du représentationnalisme cognitif. *Visiting Fellow* au département de philosophie de Harvard University en 2003-2004 grâce à une bourse Arthur Sachs, il y a poursuivi des recherches sur les représentationnalismes. Cédric Brun a publié des articles sur les origines classiques du réalisme intentionnel, sur la philosophie de John Locke (notamment sur sa théorie des idées et sa théorie de l'identité).

**Jean-Pierre Cléro** est professeur des universités et enseigne au Département de philosophie de l'université de Rouen. Son centre de recherche sur Bentham est posté à Paris X - Nanterre. Son travail, parti d'une réflexion sur La philosophie des passions chez D. Hume, s'est graduellement étendu à la philosophie anglaise classique et moderne. L'auteur se consacre désormais plus spécifiquement à l'étude de l'utilitarisme dans la diversité de ses champs : politique, éthique, morale et épistémologie. Ses livres et ses articles reflètent cette diversité d'intérêts.

**Didier Deleule** est professeur émérite de philosophie comparée des sciences sociales à l'université de Paris X-Nanterre. Auteur de plusieurs ouvrages sur la genèse de la psychologie, sur les origines du libéralisme économique, il est également traducteur et commentateur de certains textes de F. Bacon, G. Berkeley, D. Hume, A. Smith, ou encore de lettres apocryphes des Cyniques grecs. Dernier ouvrage paru : *Le football. Que nous apprend-il de notre vie sociale ?*, Gallimard, 2008.

**Claude Gautier** est professeur de philosophie morale et politique à l'université Paul Valéry, Montpellier III. Ses recherches sont articulées autour de deux axes principaux. Dans le champ de l'histoire de la philosophie, il s'agit d'explorer, dans le moment des Lumières anglaises et écossaises, les rapports entre philosophie et histoire [*David Hume et les savoirs de l'histoire*, Paris, 2005, Vrin-EHESS, Col. « Contextes »]. Dans le champ de la philosophie des sciences sociales, il s'agit de reprendre et de développer des travaux en cours autour de la question du statut théorique et pratique de la «critique»: C. Gautier prépare un ouvrage sur l'ontologie sociale chez Pierre Bourdieu.

**Jean-Yves Goffi**, né en 1949, est actuellement professeur au Département de Philosophie de l'université Pierre Mendès-France Grenoble 2. Directeur adjoint du Groupe de Recherches Philosophie, Langages & Cognitions (EA 3699). Membre du Comité d'Éthique et de précaution de l'INRA (1998-2003). Membre du CCPPRB de Haute-Normandie (1995-2001). Animateur du Groupe grenoblois GIERE (Groupe Interuniversitaire d'Éthique de la REcherche). Membre du Comité scientifique du Cancéropôle Ile-de-France (2008-) Il travaille en éthique appliquée sur l'évaluation des techniques biomédicales dans les sociétés de haute technologie et sur l'éthique de l'environnement. En histoire de la philosophie, s'intéresse à la pensée politique de la Renaissance italienne et à ses antécédents dans l'humanisme florentin ainsi qu'à la philosophie de D. Hume. Principales publications :

- *La Philosophie de la technique*, Paris, PUF, 1988 (seconde édition : 1996) ; traduit en chinois et en coréen.

- *Le Philosophe et ses animaux : du statut éthique de l'animal*, Nîmes, J. Chambon, 1994.

- *Machiavel*, Paris, Ellipses, 2000.

- *Qu'est-ce que l'animalité ?* Paris, Vrin, 2004.

- *Penser l'euthanasie*, Paris, PUF, 2004 ; traduit en italien.

- *Hare et la philosophie morale* (dir), Paris, Vrin, 2004.

- *Regards sur les technosciences* (dir), Paris, Vrin, 2006.

**Éléonore Le Jallé** est maître de conférences à l'université de Lille 3, membre de l'UMR Savoirs, textes, langage (STL), université de Lille et CNRS. Elle travaille actuellement sur la présence et les usages de Hume en philosophie contemporaine. Principales publications : *Hume et la régulation morale* (PUF, 1999), *L'autorégulation chez Hume* (PUF, 2005), traduction de Thomas Reid, *Essais sur les pouvoirs actifs de l'homme* (avec Gaël Kervoas, Vrin, à paraître).

**Vanessa Nurock** conduit des recherches à l'interface entre, d'une part, la philosophie des sciences et, d'autre part, la philosophie morale et politique. Ses travaux concernent principalement les approches classiques et contemporaines du sens moral, la cognition morale et l'éthique pratique (bioéthique, nanoéthique, neuroéthique). Elle est actuellement chercheuse au LARSIM du CEA et membre du comité d'éthique de l'hôpital de Roubaix. Elle a publié *Rawls, pour une démocratie juste* aux éditions Michalon et co-dirigé (avec B. Bensaude-Vincent et R. Larrère) la publication de *Bio-nano-éthiques ?* aux éditions Vuibert.

**Philippe Saltel** est maître de conférences habilité à diriger des recherches à l'université de Grenoble II. Traducteur et commentateur de Hume, moraliste et historien de la philosophie morale, il vient de publier *La Puissance de la vie*, une étude de la morale évolutionniste de Jean-Marie Guyau (Paris, Les Belles-lettres, 2008).

**Alexandre Simon** est agrégé, allocataire-moniteur à l'université de Franche-Comté (Besançon) ; il prépare actuellement une thèse de doctorat sur la fonction de la sociabilité dans la pratique de la philosophie chez Hume sous la direction de Frédéric Brahami.



# Présentation générale

---

*Jean-Pierre Cléro et Philippe Saltel*

David Hume (1711-1776) est un penseur *attachant* : au-delà de l'image convenue d'un personnage qui s'attira la sympathie de ses contemporains, au-delà même de la diversité, relativement atypique, d'une œuvre riche de styles variés (traité, dissertations, essais et dialogues), de disciplines et d'objets différents (philosophie de la connaissance, des affects, de l'action, esthétique, science politique, histoire), en raison d'une singularité intellectuelle peu contestable (est-il un « empiriste » ? Quelle est la nature de son « scepticisme » ? Annonce-t-il le règne des sciences de l'homme, l'entreprise phénoménologique ou la méthode analytique ?), il l'est surtout par la grande honnêteté d'une démarche argumentative qui ne laisse pas de tenir son lecteur à la lecture, à la re-lecture, à l'interrogation. La simplicité de l'écriture, de plus en plus élégante et subtile au fil des publications, ne peut tromper un public attentif sur le fait que cette œuvre vaut par les questions qu'elle pose, les raisons qu'elle oppose et dont elle estime avec précision la valeur, les exemples qu'elle prend dans la vie ordinaire ou construit aux « limites » de cette dernière. Il nous semble donc particulièrement juste d'entendre le pluriel du titre *Lectures de Hume* comme appliqué, tout d'abord, à l'obligation de confrontations, allers et retours, circuits divers dans le *corpus* des textes humiens que la recherche française s'est attachée, justement, à poursuivre depuis une trentaine d'années. Ce regain d'intérêt, s'il réagit à une certaine inattention qui confinait la contribution du philosophe à la seule préparation de l'œuvre critique de Kant ou à la préfiguration encore mal dégrossie d'orientations philosophiques plus récentes, nous paraît mettre l'accent sur la modernité de l'Écossais, pour tout dire sur la synthèse des analyses, convictions et interrogations proprement modernes. Quant aux thèses, en effet, Hume invente assez peu : on reconnaît ici la veine cartésienne, la reprise d'arguments malebranchiens, de concepts « sentimentalistes » ou d'explications hobbesiennes, l'état d'esprit « newtonien » de l'époque, etc. ; certes, ce n'est pas sans ajouter une inflexion propre, mais c'est surtout en les combinant, en faisant jouer les uns contre les autres qu'il formule, au bout du compte, une philosophie agnostique et prudente, attentive aux singularités, aux modifications, aux possibilités les plus économes en postulats. Sur toute question, il est vrai, les « doutes sceptiques » issus d'une très bonne maîtrise des systèmes modernes, débouchent sur des propositions de « solutions sceptiques » qui constituent, une fois rassemblées, l'effectivité de cette compré-

hension de l'homme moderne : cela est vrai, pour cet homme moderne, de sa « philosophie naturelle », certes, mais aussi de sa vie affective, de ses croyances morales, de son goût et des mythologies politiques qui lui sont propres. On ne saurait, par conséquent, trop rendre hommage aux travaux remarquables de Gilles Deleuze, de Michel Malherbe, de Didier Deleule et d'Yves Michaud qui ont déployé sous nos yeux, *expliqué* au sens le plus entier du mot, l'actualité des analyses humiennes.

Ces analyses sont d'autant plus fortes et bienvenues aujourd'hui qu'elles sont marquées du sceau d'une modestie véritable. Hume ne manque pas, comme Nietzsche le fera plus tard, de se mettre en scène, après y être entré avec éclat et avant d'en sortir, parfois, par une acrobatie ; mais la modestie n'est pas cette vicieuse humilité que plusieurs, avant et après lui, ont brocardée avec raison : elle consiste, en philosophie, à retourner contre soi les armes que l'on a précédemment utilisées contre d'autres. Le sceptique « modeste » ou « modéré » n'est pas un tiède ; au contraire, il pousse le courage jusqu'à s'interroger sur la valeur ultime des propositions qui sont les siennes ; aussi n'y a-t-il pas contradiction, bien qu'il y ait difficulté, à critiquer sévèrement la croyance aux causes et à entreprendre de bâtir une science causale, si l'on entend bien cette dernière comme une « science sceptique », une science probable, « attachante », disions-nous, notamment parce qu'elle attend de son lecteur une manière de réponse. Tel est encore un autre sens de ce titre, *Lectures*, qui évoque la diversité d'approches par lesquelles certains champs d'interrogations se présentent à la lecture de cet auteur qui, tout en se tenant à la hauteur de la philosophie dite « abstraite », en tout cas exigeante, entend ouvrir, par sa manière de faire et la « modération » de son scepticisme ainsi entendue, une *conversation* véritable.

On peut dire qu'il l'a tenue, cette conversation, tant avec les Anglais et Écossais du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (Hobbes, Locke, Mandeville, Berkeley, Shaftesbury, Hutcheson...) qu'avec les cartésiens français, et avec Spinoza ou Leibniz ; son excellente connaissance des classiques latins, Cicéron le premier, lui fournit un contrepoids, particulièrement dans le domaine de la morale, qu'il comprend fort justement comme désormais libérée de la tutelle religieuse ; mais on ne saurait ignorer l'attention qu'il porte à d'autres discours, ceux des historiens, économistes, hommes politiques, moralistes et hommes de lettres, sans doute aussi, les *Essais* en témoignent, ceux qui n'ont pas laissé la même trace écrite, tenus par les « hommes d'affaire », le public des théâtres, le lectorat, notamment féminin, des journaux et des romans : pour cette raison encore, la singularité de la pensée humienne est particulièrement complexe et mérite que lui soit consacré un gros volume de *Lectures* qui vient à la suite de nombreuses études récentes, lesquelles ont insisté sur la « matière » traitée par Hume en tel ou tel domaine d'investigation, autant que sur la « manière » (et sa formation) grâce à laquelle ce traitement nous paraît tout particulièrement utile et exemplaire.

Le présent livre est, sans nul doute, sur Hume, en langue française, le premier ouvrage de *Lectures* qui répond à la notion anglo-saxonne de « compa-

nion book », c'est-à-dire de manuel destiné à l'étudiant avancé et déjà érudit dans sa discipline. Certes l'auteur écossais du XVIII<sup>e</sup> siècle, bien aimé en France, a déjà fait l'objet de nombreux colloques et journées d'études, consignés dans des Actes ou des collectifs ; mais la formule de ceux-ci se caractérise ordinairement par le traitement d'un thème plus ou moins large sur lequel se concentre l'intérêt des chercheurs, comme l'invention de la société civile, la vérité, l'histoire, voire la « nouveauté » de l'auteur et ce qui motive qu'on le lise encore aujourd'hui. Ici, on trouvera tout autre chose. Les auteurs qui ont été sollicités puis pressés d'écrire un texte sur Hume le furent en raison des thèmes qu'ils avaient traités dans leurs publications précédentes. Si bien que chaque partie de l'œuvre de Hume, pour autant que nous connaissions celle-ci aujourd'hui en totalité et telle que cette totalité présumée nous apparaît aujourd'hui, fait l'objet d'un discours ou de quelques discours croisés, qu'il nous a fallu simplement classer, de façon assez sommaire d'ailleurs et seulement nominale. Sous le premier titre *La philosophie* auraient pu figurer des textes placés sous la rubrique de *L'esprit* ou sous celle intitulée *Les sympathies* ; et réciproquement. L'essentiel était de ranger des textes en fonction du centre de gravité qui semblait être celui de tel ou tel article ou celui qui, du moins, paraissait voulu par leur auteur.

Une fois déterminé le secteur dans lequel nous attendions un discours des auteurs, ceux-ci étaient parfaitement libres de créer leur sujet et de le développer comme ils le voulaient, en respectant simplement la contrainte d'un nombre raisonnable de signes. Ce jeu de contraintes et de liberté est important en ce qu'il laisse apparaître au lecteur qui jugera du résultat, comme le signe fameux sur la tunique de Siegfried, les points de convergence et les points de divergence entre les commentateurs de la même œuvre, sillonnée intensément par les Anglo-Saxons depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle et parcourue avec une intensité, sinon tout à fait comparable du moins commensurable, dans les pays francophones depuis quelques décennies. En effet, ce qui frappe le chercheur né en France dans les années quarante ou cinquante, c'est l'extraordinaire changement de la perception que le monde érudit, universitaire en particulier, a pu avoir de Hume depuis 20 ou 30 ans. D'écrivain mineur, destiné à préparer une fulgurante et décisive réfutation kantienne dans le seul secteur de la *causalité*, Hume est devenu un auteur majeur dont les pensées et les argumentations sont recueillies dans tous les domaines qui partagent, à nos yeux, la philosophie. Certes, il serait désolant de tomber dans le piège de feindre un Hume « à la française » comme il y a eu si longuement un Kant « à la française » taillé par les institutions universitaires françaises pour régler des problèmes épistémologiques, éthiques et politiques qui concernaient particulièrement la France.

Sans doute voit-on, avec une exceptionnelle insistance, apparaître, sous la plume de personnes qui ne s'étaient pas concertées préalablement, un portrait de Hume, sinon ressemblant, du moins dont les traits repérés convergent de façon étonnante. Hume est présenté, plus ou moins explicitement, comme la figure du philosophe moderne, dont l'esprit de spéculation, tout aussi aiguisé mais peut-être plus rompu aux jeux de l'argumentation que par le passé, s'exerce

dans l'actualité des problèmes moraux, politiques, épistémologiques, tels qu'ils se posent réellement et non, comme à travers un nuage, dans quelque sphère qui double chimériquement les choses dans leur actualité. Le philosophe est un homme d'action, qui s'accorde simplement une distance symbolique au sein de celle-ci, sans qu'il ne cesse de s'y livrer passionnément. Sa théorie n'est pas une contemplation qui le marginalise aux yeux des hommes d'action ; elle accompagne l'action d'un bout à l'autre dans une inquiétude qui fait que le loisir est toujours soucieux de l'action et que, au feu de l'action, nous aspirons au loisir qui nous permet de la penser. Le philosophe ne recueille une incertaine essentialité qu'à condition de se plonger dans l'apparente contingence des événements. Mais cette unanimité, quand elle se fait, n'est pas dangereuse et le risque de créer une nouvelle vulgate autour de Hume nous apparaît bien mince pour des raisons qui éclatent à la lecture du présent ouvrage.

Si les auteurs des articles qui suivent font ressortir – sans l'avoir voulu puisque nul ne les a poussés à le faire – quelques traits communs de l'œuvre de Hume, devenus saillants par les études des dernières décennies, ils sont pris aussi dans les contradictions par lesquelles le philosophe écossais pense l'existence. Les uns mettent en relief les aspects « économiques » ou « dynamiques » de l'œuvre ; les autres en font une lecture plus « phénoménologique ». Du point de vue de ceux-ci, chaque passion, la sympathie, le « sens moral » ou le « sens de la beauté » paraissent se décomposer puis se recomposer en moments de subjectivité et d'objectivité en un mouvement dont la spirale ressemble au mouvement que l'on pourra trouver chez A. Smith et, par-delà la *Théorie des sentiments moraux*, chez un phénoménologue comme Max Scheler. Mais pas forcément en accord avec cette lecture, ni en désaccord profond avec elle d'ailleurs, les premiers peuvent trouver chez Hume un auteur qui, derrière les représentations ou *idées*, privilégie le jeu des forces dont on ne saurait dire immédiatement en quels systèmes il se joue ni à quels confins il convient de le limiter.

Hume se laisse lire de plusieurs façons. Son texte, remarquablement écrit et pensé, qui n'affiche aucune volonté de l'auteur de laisser le lecteur dans l'ambiguïté, résiste à des lectures modernes opposées quoiqu'il ne se pose nullement, et pour cause, comme leur « résolution ». Il est curieux que l'on puisse venir d'un courant phénoménologique en ayant l'impression de faire de l'auteur une lecture complète et satisfaisante, qui ne laisse rien dans l'ombre ; et que l'on puisse aussi venir d'un courant opposé en ayant finalement les mêmes impressions.

Il existe sans doute une explication « humienne » de cette étrange disponibilité et résistance de l'œuvre aux lectures contradictoires ; elle se tient dans le rapport, longuement analysé par le *Traité* et que bien des commentateurs ont versé au titre de son invention propre, des *impressions* à l'*idée*. Hume laisse coexister au moins deux discours sur ce rapport. Il fait d'abord de l'idée le destin déclinant de l'impression, qu'elle soit de sensation ou de réflexion (les passions). Ce « decaying », ce déclin, est celui de la mémoire qui adoucit, au point de l'affadir presque totalement, l'attaque vive de l'impression. À



supposer que la lecture des livres de Hume fit un pareil choc, on pourrait considérer leur analyse comme une gestion de la mémoire de ce choc, participant de son déclin idéal quoiqu'elle eût vocation de le ralentir. Mais Hume paraît se refuser à être lu de cette seule façon historique, mémorisante et, pour tout dire, déclinante. Le passage du choc à la *mémoire* n'est pas le seul destin de la lecture de Hume, dont la clé se trouverait dans le fameux diagramme des *Abschattungen* tracé par Husserl dans ses non moins célèbres *Leçons sur la conscience intime du temps* : ce qui fut un instant dans la vivacité infinie du présent s'effondre irrémédiablement par *Abschattungen* dans un statut qui en abolit graduellement toute vivacité.

Mais la relation de l'impression à l'idée n'a pas, chez Hume, pour sens unique, de déclin ; la *croissance* permet d'aller à rebours de cette fatalité de l'effondrement à une vivification de l'idée par l'impression. Le courant de vivacité peut passer à l'envers et certaines idées peuvent être ressenties selon un choc plus vif que bon nombre d'impressions. L'analogie est bien tentante : loin d'inscrire Hume dans une histoire de la philosophie qui en abolirait le choc, il semble que, le temps avançant, les points saillants de la philosophie humienne ne cessent de changer : on ne lit pas Hume pour les mêmes raisons qu'il y a une vingtaine d'années. Le temps de la lecture de Hume n'est pas le temps d'une fatalité déclinante ; il fait jaillir des points de vivacité qui appartiennent à l'écriture, à la fois coriace et chatoyante, de l'auteur écossais. C'est à cette vivacité, constamment diversifiée, que les commentateurs puisent leur source ; sans qu'il s'agisse d'une médiocre projection, puisque cette vivacité tient au texte même.

Cette dernière remarque n'est évidemment pas faite pour simplifier le problème ; d'autant qu'on a souvent noté que le travail de l'auteur ne se caractérisait pas par des inventions conceptuelles absolument indiscutables. Même l'analyse de la *cause*, dont les adversaires mêmes de Hume le laissent profiter du titre de gloire, n'est pas sans précédent. Ainsi ce n'est que par un *tour* pour philosopher que se caractérise notre auteur.

Hume demande à être lu de façon « humienne », c'est-à-dire en étant constamment prêt à renverser par l'imagination le cours ordinaire qui mène des impressions aux idées et à lui refuser la croyance spontanée que l'on est ordinairement prêt à lui accorder. Hume exige de nous, pour être à la hauteur de l'expérience de lecture qu'il demande, l'imagination que déploie son personnage de Philon quand il fait voler en éclats les propositions des interlocuteurs des *Dialogues sur la religion naturelle*. Hume veut être lu de façon « philonienne » ; sans doute joue-t-il lui-même, à l'égard de son lecteur, une fonction stabilisatrice dans les thèses qu'il écrit, mais cette fonction ne peut s'accomplir parfaitement que si le lecteur est dans la position assaillante de l'avocat qui cherche à mettre en pièces chaque proposition et surtout chaque interprétation de proposition d'un dossier dont il ne peut rien juger sans ces préalables.

Ce serait peut-être encore un sens que l'on pourrait apporter à l'énigmatique terme des *Dialogues sur la religion naturelle* qui, après avoir laissé large-

ment triompher Philon, paraît laisser culminer le point de vue de Cléanthe. Dans un procès, on ne laisse pas triompher l'avocat, fût-il brillant et eût-il dominé les débats : l'avocat, dans la guérilla même qu'il mène, prépare la décision. Est-ce une réminiscence du métier qu'il a appris dans sa jeunesse ? La philosophie de Hume est une philosophie d'avocat, dans la multiplicité des fonctions qui incombent à cet étrange métier : celle de hérissier toute proposition de difficultés d'abord, celle de pratiquer ensuite des médiations comme pourrait le faire aussi un ambassadeur, autre fonction qu'occupait Hume. La conclusion des *Dialogues* où l'athée, le théiste et le déiste finissent par former un cercle est la meilleure illustration de cette dernière fonction, qui met un terme provisoire au combat.

Philosophe des contradictions, Hume ne les craint pas ; mais il ne cherche pas toujours non plus – quoique cela puisse arriver – à les « résoudre » en quelque « dialectique ». Il les maintient et les construit plutôt en moments de processus, qui n'ont pas lieu de trouver un terme, mais dont il cherche néanmoins la loi. Hume n'est, de ce point de vue, pas aussi éloigné de Pascal qu'il y paraît et qu'il voudrait le laisser parfois penser. Il fallait, pour comprendre pleinement l'art de la contradiction chez Hume, ne plus borner la lecture de cet auteur à quelques morceaux choisis qui ne retenaient de l'œuvre que quelques contradictions, trop facilement résolues par un dépassement kantien ou hégélien. Il n'est plus possible de présenter la philosophie transcendantale comme attendant, tapie en quelque coin, le moment de résoudre la difficulté psychologue dans laquelle se serait empêtré l'auteur. Le livre I du *Traité*, si important soit-il, n'est plus qu'une pièce de l'œuvre dont font partie au même titre les deux autres livres, les *Enquêtes*, les *Essais*, les *Dialogues*, l'*Histoire* et les *Lettres* mêmes. Si la réflexion sur la *cause* ne se trouve plus seulement dans quelques chapitres du I. I, si elle est l'objet de toutes sortes de chasses et de traques dans les *Essais*, son allure en est radicalement changée et les difficultés sont alors déplacées. Il semble que Hume ait d'ailleurs engagé de cette façon la lecture de ses propres œuvres, puisque lui-même ne cesse de se reprendre, sinon de se corriger. Lire Hume, c'est regarder comment il s'écarte constamment de sa propre doctrine ; sans doute fallait-il bien qu'il commençât : le *Traité* est cet immense commencement, qui ne pouvait manquer d'être renié par son auteur alors même que seule compte la différence.

Nul philosophe plus que Hume n'a appris à son lecteur à tourner contre elle-même la philosophie qu'il trouve écrite. Que peut signifier *fondre sur la capitale des sciences de l'homme*, comme il est recommandé dans l'Introduction du *Traité*, si ces sciences sont entremêlées comme un mycélium et que la prise d'une capitale ne donne aucune victoire sur le reste du tissu ? Pourquoi considérer la nature humaine comme une sorte de « plein » quand le reste du texte apprendra qu'on ne peut être un être humain sans s'identifier à un tel être ou sans vouloir lui ressembler, ce qui suppose que cette nature soit plutôt un « vide » ? Comment le « naturalisme » peut-il être présenté comme une solution de certaines difficultés liées au scepticisme, par exemple, lorsque l'artificialisme lui est un concurrent légitime dans les œuvres mêmes de Hume ? Comment

comparer le travail sur le psychisme à celui d'un géographe, quand, dans la même page, on se rappelle que les grandes divisions géographiques dépendent de l'astronomie et que, ainsi, l'absence de transcendance est compensée par un dépassement des sciences les unes par les autres ?

Cette façon de s'installer dans la différence rend évidemment impossible tout étiquetage de son travail ; même lorsqu'on veut *a minima* le qualifier d'*empirisme*. Hume est trop subtil pour laisser croire que le psychisme ne construit le réel qu'à partir des sensations extérieures. Chez ce penseur des probabilités qui sait que les constructions n'ont le plus souvent aucune espèce de vis-à-vis, l'expérience n'est produite que par un travail interne de projections, d'organisation, à partir d'un matériau psychique constitué d'impressions fugitives, qui deviennent des souvenirs jamais garantis, qui se transforment en idées, qui se réfléchissent elles-mêmes en devenant des idées ou sans le devenir, comme dans le cas des impressions de réflexion.

Il nous reste ici à formuler un vœu : que ce livre de *Lectures croisées* effectuées à propos de Hume ne soit pas le dernier concernant la philosophie anglaise. Sans doute ne conviendrait-il pas que la philosophie anglaise donnât lieu à un fantasme de francophones, semblable à celui que, en son temps, la philosophie allemande a pu longuement nourrir. Il y a toutefois, comme on le verra, chez Hume lui-même et non sans raison, en dépit des nombreuses citations d'auteurs non anglophones, des marques nettes et incisives d'une appartenance à une famille de pensées qui, sans s'être cryptée sur elle-même, n'en présente pas moins une certaine autonomie.